

Lettre de Paris.

D'une importante firme d'éditions et de librairie parisienne, j'ai reçu un prospectus qui débute par les deux paragraphes que voici :

« Notre maison s'est chargée de faire connaître en France une revue belge : *le Flambeau*, qui paraît depuis trois ans à Bruxelles, où elle fut fondée clandestinement au mois d'avril 1918, sous l'occupation allemande, et qui a pris, en Belgique une place considérable dans le mouvement des idées.

» Elle deviendra de plus en plus un trait d'union intellectuel entre les deux pays : aussi sommes-nous convaincus que les P.^{res} résidant en France tiendront à s'abonner au seul périodique franco-belge existant aujourd'hui... »

Que voilà donc une phrase inconsidérée ! Il faut bien que je proteste publiquement, après avoir publiquement loué *le Flambeau* de son attitude, contre ce monopole qu'on attribue ainsi bénévolement à son activité d'après-guerre, car je ne peux, en vérité, supposer que pareille rédaction soit partie de Bruxelles. Il est déjà assez extraordinaire qu'une affirmation aussi catégorique ait pu être écrite à Paris, livrée à l'impression, corrigée, revue et approuvée, sans provoquer le sourcillement d'un au moins des directeurs littéraires de la firme dont il s'agit. Et certes, je ne conteste point que le philosophe Emile Boutroux, l'académicien Jean Richepin, les professeurs Ernest Denis, Charles Diehl et Louis Havet, le critique Lucien Maury (qui est bien l'homme le plus renseigné sur la littérature suédoise et quelques autres par surcroît), ni que le général Malleterre ou M. Romain Coolus, ou Madame Jean Dornis, voire M. Joseph Reinach qui composent l'état-major des collaborateurs français associés à l'imposante phalange des écrivains de langue française de Belgique, soient eux-mêmes d'authentiques écrivains français. Mais la revue que voici, cette *Renaissance d'Occident*, dont j'ai signé le manifeste concurremment avec son directeur, et qui partage chaque mois ses sommaires et ses pages et ses rubriques entre les collaborateurs de l'un et de l'autre côté de la frontière a bien droit aussi, il me semble, à ce nom de périodique franco-belge. Et sa collaboration purement française s'honore de personnalités, ma foi, assez représentatives tout de même de notre langue et de notre littérature — je veux dire de la langue et de la litté-

rature françaises. Un inventaire rétrospectif permet d'aligner quelques noms qui ne sont pas non plus méprisables : M. Mmes Burnat-Provins, Lya Berger, Lucie Delarue-Mardrus, Cécile Périn, Jeanne Landre, Marcelle Tinayre, MM. André Beaunier, Albert de Bersaucourt, Léon Deubel, Claude Farrère, Francis Jammes, Sébastien-Charles Leconte, Henri Malo, Edmond Pilon, Gabriel Faure, Philéas Lebesgue Victor Giraud, Alfred Robelliau, Paul Souchon et Henri de Régnier que je croyais aussi de l'Académie Française. J'en passe. J'en omets même beaucoup, afin de ne point céder à une énumération fastidieuse. Et que va dire *Le Thyrse*, un des vétérans de l'amitié française ainsi manifestée et aux feuillets duquel il me souvient d'avoir lu des pages de Paul Fort, prince du Mont Parnasse, de Mme Delétang, de Foulon de Vaulx ? Et que va penser *La Nervie* où il n'y a pas que notre Willy national si ingénieux à varier la louange mensuelle de ses amis ? Et il faudrait interroger encore sur l'opinion hasardeuse de la circulaire mentionnée, *La Vie Intellectuelle*, *La bataille littéraire*, *la Terre Wallonne*, *la Jeunesse Nouvelle* et dix autres, vingt autres revues dûment vivantes et agissantes.

La vérité, c'est que, depuis l'époque héroïque de la *Jeune Belgique* et du *Coq rouge* et de la *Wallonie* d'Albert Mockel, un large courant de sympathies n'a cessé de circuler d'un pays à l'autre, surtout entre la jeunesse. Les écrivains de France ont été chez eux (et la réciproque est vraie) dans les revues de Belgique. Le périodique franco-belge existe par tradition, peu importe son nom et le *Flambeau* ne fait que suivre, et nous l'en félicitons, un mouvement d'attraction pareil aux lois de la nature elle-même.

Vais-je rappeler *La Belgique Artistique et Littéraire*, la *Belgique nouvelle*, la *Belgique française* ? *Durendal* de si haute tenue du regretté Abbé Moëller, et le *Catholique* de Georges Ramaekers ; *La Société Nouvelle* et *Flamberge* de Mons, la *Revue de Belgique* de M. Maurice Wilmotte, *Antée*, *Joyeuse*, *La Licorne*, que sais-je ? Ephémères ou nées viables, sociales ou esthétiques, graves, plaisantes ou frondeuses, de Bruxelles, de Louvain, d'Anvers, de Liège de Namur, même de Verviers, elles furent légion et constantes. On n'en finirait plus de les citer. Elles ont toute contribué à l'expansion de la culture française et préparé consciencieusement le rapprochement des esprits et des cœurs. Il y a ingratitude à l'ignorer, malaise à constater des oublis sur ce point.

Quelques expositions intéressantes, ces temps derniers, à la Galerie Devambez : celle de Peské, celle de Jean Droit, les bois taillés et dessins du maître artisan Louis Jou. A signaler surtout les bergers d'Alsace, les setters et griffons de l'excellent animalier Léon Danchin qui traite ses sujets avec une connaissance rare, une variété réellement étonnante et, on le devine, avec amour et passion.

Et c'est une manière de retrospective en réduction et en noir, montrant l'évolution du talent de Jean Puy qui est présentée par Michel Puy dans un des petits volumes de la Collection des peintres Français nouveaux.

A la Galerie Andrieu, rue des Saints Pères, une exposition d'environ deux cents pièces tant bois, dessins que pastels, de M. Jean-Paul Dubray a été inaugurée et expliquée par le sculpteur Bourdelle, également disert pour parler et écrire avec ardeur des artistes et des poètes qu'il aime et dont il sert volontiers la réputation. Du bon xylographe et original illustrateur de beaux livres qu'est M. Jean-Paul Dubray, il me plaît de répéter ce qu'en écrivait jadis Camille de Sainte-Croix qui se connaissait en artistes : « C'est, disait-il, un flamand de Maubeuge, né sur cette frontière belge qui donna à la France ses miniaturistes carolingiens et ses primitifs du ix^e au xiv^e siècle. Mais ce que ceux-ci ne devinrent que peu à peu dans leur lutte contre l'ambiance byzantine de leur ère, J.-P. Dubray le fut tout de suite et le restera solidement, tant qu'il dessinera en notre vingtième siècle : un sensible, un observateur — hésitant et troublé quelquefois — d'autres fois singulièrement obstiné et hardi, mais toujours spécial, inimitable et guère imitable ». Et les qualités se sont confirmées en force et en sûre beauté.

M. Dumont-Wilden, qui est devenu le grand diplomate de la *Revue Bleue*, a donné à « l'Union française », association nationale pour l'expansion morale et matérielle de la France, une conférence sur le *Problème de la Haute Silésie*. M. Louis Dumont-Wilden résout le problème par le partage : les districts miniers à la Pologne. Nos négociateurs du Traité de paix auraient bien dû commencer par là. Mais je ne suis pas encore aussi assuré que l'orateur du succès de la solution proposée. Lui parle en littérateur sympathique à la cause polonaise ; il faut compter avec les gens qui sont surtout sympathiques à leurs propres intérêts : hommes de finances et hommes d'affaires. Il y en a plus qu'on ne pense parmi ceux dont

les avis prévalent. Si l'internationale ouvrière, non plus que l'internationale des lettres et des arts, n'est un vain mot, encore moins l'internationale de la haute banque et de la grosse industrie. Et elle dispose, hélas ! d'autres moyens de conviction que la simple éloquence.

LÉON BOCQUET.



Les Poèmes.

Il me plaît, ce goût qui préside à notre modernisme. J'en retrouve la grâce claire dans les *Six Bois gravés par E. H. Tielemans, six poèmes composés par P. Poirier* (1). Et — le dirais-je ? — puisqu'ils s'étalent sur ma table, noirs marquants et précis blasonnant le papier pâle, je ne sais lesquels je dois préférer, des bois ou des poèmes. Ils alternent harmonieusement, dessins purs et frais, neufs, sans toutefois la recherche exagérée que recèle parfois une dangereuse simplicité et, parmi eux, j'aime particulièrement *Eros* et *Jeunesse*, ce dernier d'un le symbole ancien, traité néanmoins avec une éloquente émotion. C'est le poème qui complète le bois d'*Eros* que je remarque aussi parmi les vers de M. Poirier :

*J'aime ton image plus que toi-même
A quoi bon te prendre sur mon sein
Je ne saisisrais que ton corps
Tu es prisonnier de mon âme
Je te possède tout entier...*

Des poèmes d'une harmonie très douce et pénétrante...

Que ne puis-je en dire autant, hélas, de ce volume qui nous vient de Paris, *L'Angelus au Jardin* (2) et dans lequel M. Riffault scande méthodiquement de vieilles impressions rabâchées et puise une inspiration banale aux sources d'une poésie domestique ou agreste que d'autres surent ennoblir jadis, avec plus d'art et d'originalité. Laissons là les *Hirondelles*, le *Nuage*, le *Vieux Mur*, et préférons franchement, puisque le hasard nous les fait lire dans le calme pacifique des soirées les livres de guerre qui ressuscitent pour nous, avec beauté, les fantômes tragiques des années rouges. S'il faut, dans

(1) *Biblion*, Bruxelles.

(2) *La Maison d'Art et d'Édition Française*, Paris.